

OSER FUIR

Avril. La neige du coucou nous a surpris ce matin. Épaisse et transparente, traversée par la lumière du printemps — comme il pleut parfois au soleil —, elle a couvert pour un moment les prés où fleurissent les jonquilles.

Au *Petit Social*, le bistrot du village où je viens souvent feuilleter le journal et prendre un café, trois jeunes femmes avalent une tartine et se préparent à partir en montagne, enfilant diverses couches de doudounes multicolores; l'une d'elles, que je vois d'ordinaire derrière le bar, se tourne vers moi et me dit qu'elles vont accompagner cette grande fille au chignon en bataille, qu'elle me montre du menton, pour une course d'échauffement avant une semaine d'examens montagnards dont elle espère sortir avec le diplôme de guide de haute montagne. Les deux amies serviront de « clientes » à l'aspirante guide. « Ça a l'air calme, mais il y a du vent là-haut », me dit-elle joyeusement. Le vent là-haut, ça peut être redoutable, je me dis, avec un peu d'envie tout de même, car je sais bien que je ne pourrais pas suivre leur train comme j'ai pu le faire à leur âge.

Toujours les mêmes au *Petit Social*, les piliers du bar, des pisteurs, des voisins, des grimpeurs, skieurs et alpinistes; et la playlist Spotify, pop, RnB, jazz rock. J'y rencontre souvent Marin (curieux prénom pour un Savoyard), un homme pas bien grand, plutôt enveloppé, toujours affublé d'une serviette pleine de documents. En ce moment, Marin s'intéresse aux personnages qui ont séjourné dans la vallée de l'Arve et qui ont marqué leur passage. Le peintre William Turner a peint le Chapeau

lors d'un de ses nombreux voyages dans les Alpes, me dit-il, un petit sommet en forme de bosse que nous avons devant nous, à gauche des Drus et de l'aiguille Verte. Marin a été guide dans sa jeunesse. À voir son petit gabarit, j'ai du mal à imaginer qu'il a grimpé la plupart des sommets qui nous entourent ; ce dont d'ailleurs il fait peu de cas.

« Ça ne te manque pas, ton métier de guide, je lui dis, alors que nous nous installons sur la coursive à l'extérieur du bistrot et posons nos tasses sur la rambarde... Tu n'as plus envie d'emmener des clients en montagne ? »

Marin semble réfléchir avant de répondre. Si longtemps que j'ai l'impression qu'il ne m'a pas entendu.

« Il y a eu un jour, dit-il enfin en détachant les mots comme s'il les décortiquait, un moment, où je me suis dit : plus jamais. »

Marin se penche sur la balustrade, pliant les bras, posant son menton sur ses poings.

« Tu vois les Courtes, dans le bassin d'Argentière, en face du refuge, pas aussi verticales que les Droites, mais quand même bien raides, huit cents mètres de dénivelé à peu près — la face nord-est —, en neige d'abord, et en glace quand ça se redresse à l'approche du sommet. Je grimpais avec un client américain. L'homme était lent. On avait devant nous deux cordées ; derrière nous, deux ou trois autres. Les gars, devant, cognaient la glace à coups de piolet. C'était la nuit. Les morceaux de glace tombaient en sifflant comme des flèches de verre, *psssii*, *psssii*... Pas plus gros que le poing, ça peut te fendre le

crâne. Tu ne vois pas d'où ça vient, et si tu lèves les yeux, tu risques d'en prendre un sur la figure. Obligé de rentrer la tête dans les épaules pour présenter ton casque aux morceaux de glace... Je me suis dit : "J'ai trois enfants, faut que j'arrête ça." »

Marin se tourne vers moi. Sans sourire, il ajoute :

« Et puis, je venais de construire ma maison. Avec un emprunt sur le dos... »

— Plus facile de savoir pourquoi on décide d'arrêter la grimpe que de se demander pourquoi on gravit les montagnes ! »

Ça l'amuse, Marin, ma réflexion, il rit, et ce n'est pas fréquent chez cet homme plutôt taiseux, amical aussi, et toujours curieux.

Dès qu'on dit pourquoi, c'est un peu comme quand on ramasse un caillou au hasard, et qu'on aimerait qu'il apporte une réponse : parce que j'ai l'impression de tenir le globe dans mes bras ; parce que j'aime l'odeur de l'altitude ; parce que je veux aller « là où jamais la main de l'homme n'a mis le pied ».

Les alpinistes vont en montagne pour ceux qui restent chez eux ; ils grimpent, ils racontent. Le récit s'inscrit dans les chaumières ; il file dans la vallée, dans la plaine. C'est en grimpant qu'ils écrivent l'histoire. Les récits des montagnards sont souvent diaboliques, des histoires terribles ; ils sont vivants quand ils racontent, mais entourés de morts et d'accidents. Ils fascinent parce qu'ils vous disent comment ils vont mourir — par analogie avec les récits de ceux qui ont

déjà disparu. Ils osent mourir, s'il le faut, pour ceux qui ne s'aventurent pas.

Prestige de ceux qui reviennent des cimes, mais aussi de ceux qui rentrent de la guerre, qu'on regarde comme s'ils avaient traversé une matière noire indicible; d'ailleurs, la plupart du temps, ils parlent peu à leur retour de ces terres-là.

« Pas du tout ! rétorque Marin, arrondissant les voyelles comme font les Hauts-Savoyards, les alpinistes grimpent pour eux-mêmes, c'est leur façon d'être, ils ont leur propre langage et vivent leurs aventures en compagnons de cordée; ils sont diserts et ne cessent de raconter; ils écrivent des livres aussi, souvent superbes, qui nous emmènent sur les pentes comme si nous y étions. »

Dehors la neige est revenue en giboulées, aussi brusquement qu'elle avait disparu tout à l'heure, et ne tarde pas à s'évaporer à nouveau, soudain.

« L'Ange blond, ça ne te dit rien ?

— Non, rien.

— À la question : "Pourquoi vous gravissez les montagnes", il avait l'habitude de répondre :

Parce que les montagnes sont là.

Parce que j'aime ça.

Parce que mon père grimpait. »

Les deux premiers motifs, très bien. Le troisième aussi, il faisait comme son père : pourquoi pas, dans bien des cas, ça ressemble à une bonne idée... Sauf que son

père n'avait jamais grimpé ni parcouru les montagnes d'aucune façon.

Il avait trouvé deux raisons pour répondre à la question de savoir pourquoi il gravissait les montagnes; il en a inventé une troisième, un pedigree de grimpeur, pourquoi pas ?

L'Ange a fait des ascensions inédites et participé à des aventures dramatiques, à peine croyables. Il s'est tué en ouvrant ce qu'on appelle la « directissime », sur la face nord de l'Eiger, dans le massif des Alpes bernoises. Il est tombé sous les yeux d'un journaliste qui suivait l'ascension au télescope depuis l'hôtel *Bellevue des Alpes*, dans le village de la Kleine Scheidegg, situé sous la face. C'était un grimpeur époustouffant d'audace, d'adresse, d'endurance et de force. Les récits qu'il faisait de ses exploits, de ses victoires, de ses échecs aussi, laissaient les alpinistes pantois. Et si certains doutaient de leur véracité, c'est que l'homme les y aidait en inventant des épisodes fantaisistes, les rendant improbables mais tellement plus séduisants que la réalité toute nue.

Il conçut un projet qui l'aurait porté à la hauteur d'un héros de l'*Iliade*. Voulant « faire mieux » que Heckmair et ses compagnons, les premiers ascensionnistes de la face nord de l'Eiger en 1938, il traça une ligne directe — directissime — sur le topo de la terrible face, du socle jusqu'au sommet, et se dit que lui et ses compagnons allaient suivre au plus près le pointillé de cette voie imaginaire. Un tel projet, à la recherche des difficultés les plus extrêmes, confrontait de façon pour le moins optimiste l'imagination à la réalité. Lorsqu'il s'engagea

dans le dernier surplomb, l'Ange savait qu'il y avait un accroch sur la corde — son proche compagnon de cordée le lui avait signalé —, vraisemblablement entamée par la chute d'une pierre. La corde s'est rompue sous son poids. Son corps a été retrouvé mille trois cents mètres plus bas, étendu sur la neige.

L'Eigerwand, écrivait Gaston Rébuffat, *jaillit comme un trouble-fête des prairies aimables qui entourent la Kleine Scheidegg*: il est sombre, froid et ne dégage aucune joie... Toujours à l'ombre, il ne participe pas au grand voyage quotidien de la terre autour du soleil ; seuls quelques rayons lèchent sa crête et la réchauffent un peu.

Avec mon ami Émile, guide de haute montagne, nous avons mis l'œil dans le télescope de l'hôtel *Bellevue* au village de la Kleine Scheidegg, lors d'un triste voyage. Émile avait perdu sa femme. Elle avait disparu dans une crevasse, alors qu'elle le suivait à skis sur le glacier du Tour. Il s'est retourné, et tout à coup, rien, personne. Autour de lui l'étendue craquelée du glacier sous le soleil aveuglant. Il a appelé de sa voix blanche, cherché... Les secours sont venus, ils sont descendus dans la crevasse, prise, effacée sa femme...

C'était une façon d'occuper Émile, dans son chagrin, et, sans que nous en soyons véritablement conscients, nous sommes allés voir la face nord de l'Eiger, dont chacun sait qu'elle n'est pas réjouissante, toujours sombre par les jours les plus ensoleillés. À travers l'optique, nous

avons retrouvé le pointillé de la « directissime », ainsi que l'itinéraire de Heckmair et ses compagnons lors de la première ascension : le premier ressaut, le Bivouac de la mort, la Rampe, la Traversée des dieux, l'Araignée, la Mouche, le Mur de sortie.

Fin juin ou début juillet 1938, Anderl Heckmair campe au pied de « l'Ogre », le surnom que l'on donne à la face nord de l'Eiger. Il attend son ami Ludwig Vörg qui tarde à le rejoindre ; il pleut sans discontinuer. Avec sa carrure d'athlète, son visage osseux, ses yeux d'acier perçants, Heckmair a l'air d'un Spartiate. Il fume la pipe et promène autour de lui un sourire malicieux, pas du tout débonnaire ; sa présence intense suggère une authentique sobriété.

Deux alpinistes autrichiens, Heinrich Harrer et Fritz Kasperek décident également de tenter l'ascension. Au deuxième jour, ils se trouvent en difficulté à mi-hauteur de cette face verticale de 1 800 mètres. Très vite, les deux Allemands, Heckmair et Vörg enfin arrivés entreprennent l'ascension et viennent au secours des Autrichiens. Les quatre hommes, conduits par Heckmair, atteindront ensemble le sommet, dans la tempête, après quatre jours d'une terrible bataille.

Hitler les a félicités et leur a offert des médailles tout en les gardant à l'œil.

Leurs routes ont divergé.

Ludwig Vörg a évité les nazis. Une balle de sniper lui a perforé le crâne, sur le front de l'Est, le premier jour de l'opération Barbarossa.

Fritz Kasparek trouva la mort lors de l'effondrement d'une corniche de neige dans les Andes péruviennes.

Heinrich Harrer (proche de Himmler et nazi convaincu), prisonnier des Anglais après sa tentative au Nanga Parbat, s'évade plusieurs fois, rejoint le Tibet, y travaille comme traducteur, photographe, enseignant, et se lie d'amitié avec le jeune dalaï-lama.

Anderl Heckmair, lui, disait que quand l'alpinisme ne tue pas, il conserve : il est mort dans son lit à quatre-vingt-dix-huit ans. Après qu'on l'a envoyé se faire tuer sur le front de l'Est (les nazis n'avaient pas confiance dans son adhésion aux idées du parti), il sera muté, grâce à la complicité d'un autre grand grimpeur, et stationné dans une brigade d'*Alpenjäger*, au village d'Entrèves, dans le Val d'Aoste ; c'est là que nous allons le retrouver à l'automne 1944, lors d'une fusillade meurtrière sur la face italienne du mont Blanc.

* *
*

Mon père n'a jamais grimpé, ma mère non plus ; en revanche ils nous ont envoyés, mes frères et moi, en colonie de vacances à la montagne — mixte, la colonie, à une époque où l'on ne mêlait pas les filles aux garçons

à l'école. Je me souviens de l'onglée, si douloureuse, qui nous prenait les pouces quand nous enlevions nos gants de laine raidis par le gel et que nous réchauffions nos mains près du feu. Je me souviens de mots disparus : les « longues lanières » pour fixer nos chaussures à nos skis, le *christiania*, geste incongru qui associait « appel et rotation » pour tourner dans la pente ; de manies désuètes comme « sucer un caillou » pour se distraire de l'effort quand la montée semblait interminable ; des histoires de « grandes courses » en montagne que nous racontait le guide Arpin, notre voisin au village de Montroc, que monsieur et madame Bergougnot, les directeurs de la colonie, avaient l'habitude d'inviter. Il s'asseyait avec nous dans la salle à manger, le visage parcheminé, les paumes comme des raquettes, les doigts noueux, puissants et démesurés. Pour moi, il était vieux et sec. Il racontait volontiers des histoires, avec modestie, et son sourire montrait des dents jaunies, écartées.

Il s'agissait de neige et de rochers, de courses qui démarraient justement là où nous étions, et qui brusquement débouchaient dans des paysages imaginaires faits de grands dangers, de joies et de plaisirs incommensurables... mais aussi d'accidents, de tempêtes imprévisibles et de sauvetages héroïques dont on revenait ou non, ébahis, gelés, épuisés. Nous avions le panorama, il suffisait d'ouvrir les yeux. Avec Arpin, nous parcourions la montagne en paroles, saisissant la roche de nos mains, posant les pieds au-dessus du vide... D'ailleurs, Arpin n'employait pas le mot « vide », qui, pas plus que le mot

« peur », ne faisait partie de son vocabulaire. Il parlait du « gaz » ; « c'est gazeux », disait-il, sans que le gaz l'émeuve plus que ça. Il avait beau raconter, ses histoires ne levaient pas le voile derrière lequel se cachait une réalité qui restait pour moi impénétrable. Le paysage, associé aux détails des récits du guide Arpin, ne suffisait pas à éclaircir le mystère de ses aventures dans ce qu'il appelait « le monde d'en-haut », là où tout était différent et où je me disais, entre autres choses, qu'il fallait faire gaffe à tout.

Dominique et moi ne faisons pas gaffe : nous nous tenions par la main. C'était mal vu, les Bergougnot nous tenaient à l'œil, des fois qu'on s'embrasse. À la rentrée, Dominique a voulu me présenter à sa mère. « Maman est allemande », avait-elle cru bon de me dire. Elles habitaient avenue Georges-Mandel, dans le XVI^e arrondissement de Paris ; l'appartement n'était pas très éclairé, cette fin d'après-midi de janvier. Sa mère m'attendait, assise dans son fauteuil, un plaid sur les genoux, au fond d'un salon tellement grand que j'ai encore à l'esprit le long trajet qu'il m'a fallu parcourir, cependant qu'elle me scrutait, pour lui serrer la main et balbutier des mots inaudibles. J'ai pensé qu'elle paraissait jeune, et comme triste et loin du monde.

Pendant toutes ces années, la figure de Dominique m'est revenue à l'esprit, à de très longs intervalles. À peine connue, jamais oubliée. Je ne me souviens pas

précisément de son visage, sinon que son expression était réservée, énigmatique. Sa voix s'est évanouie dans le temps. Sa façon de prononcer mots et phrases, et de considérer les événements minuscules de la vie quotidienne d'une manière qui n'appartenait qu'à elle, m'intriguait et m'attirait comme si elle avait détenu un secret que seules certaines femmes auraient partagé. Je la vois sur une pente qui débouchait sous la forêt où nous apprenions le *christiania*. À notre retour, dans le train, nous étions blottis l'un contre l'autre dans l'expectative de notre séparation imminente. Dominique portait un manteau bleu marine, le col relevé, quand je l'accompagnais avenue Georges-Mandel. Il m'est arrivé par la suite d'arpenter le trottoir, le long des immeubles de son avenue, dans l'espoir de la rencontrer par hasard, comme si j'avais eu affaire dans le quartier, à un moment où elle serait sortie ou rentrée chez elle, et je guettais sa fenêtre. Je n'ai jamais eu cette chance. Et j'ai fini par ne plus courir après l'ombre de Dominique. Je l'oubliais longtemps pour la faire réapparaître chaque fois que, contre toute espérance, je me demandais : Mais qu'est donc devenue cette inconnue du village de Montroc, de l'avenue Georges-Mandel et du train ?

Je ne suis plus retourné avenue Georges-Mandel. En revanche, pendant toutes ces années, je me suis souvent trouvé au village de Montroc, dans le besoin de me sentir là, en ce pays jamais le même, car tout change ici,

constamment, selon les heures, les jours et les saisons, la lumière, les ciels, les montagnes à vaches, de tous les verts à tous les jaunes jusqu'aux rouges sombres ; et les sommets, de tous les gris aux blancs illuminés du monde d'en-haut. De me sentir là, dans cette vallée, pourtant toujours la même, d'où il m'est aussi arrivé de fuir, tant elle peut devenir abominable quand le mauvais temps s'abat et s'installe.

Alors, traversant la frontière, je passais à la hauteur de Turin, que je laissais sur ma gauche, et je rejoignais la ville de Cuneo, située à égale distance de la mer et de Turin. Fuyant le mauvais temps de la vallée de l'Arve, je retrouvais souvent la pluie ou la neige sur le massif du Mercantour où mon ami Mario habitait une maison de pierre bâtie sur une prairie en pente, longée d'un torrent aux humeurs changeantes au gré des intempéries. Cet ancien abri qui avait servi de refuge aux bêtes en cas d'orage, Mario l'avait aménagé de façon rustique et confortable. Le mauvais temps s'accorde bien avec la fête ; il invitait ses amis avec lesquels ils formaient une bande enthousiaste et solidaire ; Daniela, Sandra, Marco, Paolo, etc. Aldo, le frère de Mario, s'invitait souvent, on l'appelait « Lo Zio » (L'oncle), je ne sais plus pourquoi, peut-être parce qu'il semblait plus réfléchi que les autres, et qu'on disait qu'il avait de la suite dans les idées. Avec eux, Mario a construit un four à l'ancienne le long de la façade nord de la maison, capable de répandre sa chaleur à l'intérieur et d'accueillir un cochon de bonne taille, qu'ils faisaient rôtir pendant des heures. On buvait, on refaisait

le monde et on faisait de la musique. Mario enseignait le violon au conservatoire de la ville de Cuneo, où il a aussi laissé le souvenir du gars qui jouait les mains raides et gelées au retour de ses courses en montagne. Les nuits de fête, Sandra se mettait au piano, Mario au violon, et je venais avec mon saxophone dans lequel je soufflais sans retenue en pensant à Albert Ayler qu'imprudemment je cherchais à imiter. Le free jazz, Mario, ce n'était pas son truc, la musique se trouvait pour lui du côté du violoniste Jascha Heifetz pour qui il ressentait plus que de l'admiration, quelque chose de l'ordre d'un amour mystique... Pour le reste, sa façon de voir, je l'imagine plutôt matérialiste, encore que cet adjectif, matérialiste, ne veuille pas dire grand-chose, je me rappelle sa stature, son grand corps solide et puissant, une sorte de roc à la voix profonde qui me donnait le sentiment d'être à l'abri, quoi qu'il arrive.

Il possédait un enregistrement où Heifetz était accompagné de Gregor Piatigorsky au violoncelle et d'Arthur Rubinstein au piano. Mendelssohn par ces trois-là, il n'y avait pas mieux, souriait-il en prenant le vinyle dans ses mains fortes d'alpiniste. Mario me racontait que Rubinstein, jaloux du virtuose Heifetz, voulait être cité le premier, car « le piano, c'est lui qu'on accompagne... même si tu étais Dieu, avait-il soufflé, tu serais second sur la liste ! », et ça nous plaisait bien cette *eau dans le gaz* entre les trois musiciens.

Finalement, Mario accepta d'électrifier son violon pour nos séances de cacophonie nocturne.